

Les territoires de référence des discours identitaires turcs

Étienne COPEAUX
Institut Français d'Études Anatoliennes, Istanbul

En prenant pour objet d'études le corpus des manuels scolaires d'histoire utilisés en Turquie depuis 1931, et en croisant cette source avec le discours nationaliste actuel, j'ai cherché à identifier précisément ce qu'on peut appeler la scénographie du discours identitaire turc¹. Ma démarche vise à établir la géographie imaginaire, ou la géographie affective, d'un discours identitaire, en utilisant des outils linguistiques pour ce qui concerne les textes du récit historique proprement dit, et sémiologiques, car j'ai cherché à tirer également de l'ensemble des cartes historiques du corpus, ensemble qui peut être considéré lui aussi comme un récit, non textuel, mais également porteur d'idéologie.

Récit historique et récit cartographié ont leur propre logique, leur propre rhétorique; mais il est utile d'être également attentif aux toponymes structurant le récit, qui peuvent avoir une double fonction; d'une part, ils sont des index qui renvoient à des lieux géographiques réels; d'autre part, lorsqu'ils désignent des lieux chargés d'affectivité, ils sont eux-mêmes porteurs d'affect, et perdent leur sens purement géographique pour prendre une autre "signifiante"².

Nous allons voir que les toponymes chargés d'affect renvoient à une multiplicité de territoires, ce qu'on peut interpréter comme un signe de la complexité d'un récit historique à propos duquel il est nécessaire de faire quelques rappels préliminaires.

I – Le contexte idéologique

Le récit historique turc pose problème car il agglomère trois passés. Il intègre l'histoire religieuse et politique de l'islam, qui est celle d'un peuple étranger, les Arabes; en second lieu, le passé d'une terre, l'Anatolie, dont le récit pose problème puisqu'elle a été longtemps grecque et arménienne avant d'être turque, et n'a jamais été exclusivement peuplée par des "Turcs"³ avant le XX^{ème} siècle; enfin, les nationalistes turcs, entre 1870 et 1930 ont élaboré un troisième passé en privilégiant l'élément ethnique dans le récit historique, décrivant une *histoire des Turcs*, qui se déroule dans l'Eurasie toute entière.

Cette "mémoire de l'Asie", qui avait été oubliée au cours des siècles, a été redécouverte par des intellectuels turcophones de l'empire russe, Tatars de Kazan, Azéris de Bakou, qui l'ont ensuite transmise aux intellectuels turcs d'Istanbul, à la faveur des départs en exil (1880-1920). Il s'agit d'un regard externe au monde ottoman, qui était en grande partie européen et arabe.

Lorsque la république de Turquie a été instituée par Mustafa Kemal [Atatürk] (1923), l'idéologie kémaliste s'est emparée de cette mémoire, constituant ce qu'on a appelé les "thèses d'histoire" dont les éléments essentiels peuvent se formuler ainsi : le "foyer originel" ou "mère-patrie" des Turcs se situe au centre de l'Asie (dans l'Altai); les Turcs y auraient fondé la première civilisation humaine, puis migré vers le VII^{ème} millénaire dans toute l'Eurasie, et toutes les grandes civilisations (Sumer, Hittites, Égypte, Inde, Chine, Grèce) seraient d'origine turque. Cette historiographie peu sérieuse avait surtout pour tâche de répondre aux accusations

¹ "De l'Adriatique à la mer de Chine : les représentations turques du monde turc à travers les manuels d'histoire, 1931-1993", thèse de doctorat, Paris-VIII, 1994.

² Cf. Marin, Louis, 1971, *Sémiotique de la Passion*, Paris, pp. 28 et 203, note 20 ; ainsi que *Études sémiologiques*, Paris, 1971, pp. 151-180.

³ C'est-à-dire en réalité un peuplement de musulmans censés parler turc.

de barbarie à l'encontre des Turcs, et, par la "turquification" des Hittites, de légitimer la présence turque en Anatolie, fortement contestée par les Grecs.

Par la suite, les principales exagérations de ce discours ont été abandonnées; mais dans les grandes lignes, l'option ethnique, centrée sur l'Asie, s'est maintenue dans le discours historique. Aussi, depuis 1931, les programmes scolaires insistent-ils toujours sur le versant eurasiatique de l'histoire turque.

En outre, depuis une vingtaine d'années, une autre idéologie, la "synthèse turco-islamique", est devenue prépondérante dans le discours historique; elle cherche à intégrer l'islam parmi les valeurs du nationalisme turc; s'appuyant fortement sur un discours historique, les théoriciens de ce courant estiment que la civilisation musulmane n'aurait pas pu subsister sans l'intervention des Turcs, et que les Turcs ne se sont véritablement accomplis que dans l'islam. Le lieu où s'est historiquement accomplie cette "synthèse" est le vaste espace s'étendant de la mer d'Aral à la mer d'Oman, de l'Anatolie à l'Indus. La rencontre avec les Arabes a eu lieu en Transoxiane; au début de l'époque abbasside, les Turcs s'y sont progressivement convertis à l'islam; quant aux premiers États turcs musulmans, ils se sont formés au sud de la mer d'Aral au X^{ème} siècle, et une nouvelle civilisation, turco-musulmane, s'y est épanouie entre les X^{ème} et XV^{ème} siècles.

Le kémalisme avait accordé une grande importance à l'Asie intérieure dans le discours historique. L'influence croissante de l'idéologie de la synthèse turco-islamique n'a fait que renforcer ce poids, qui est tel que le discours historique se réfère à deux lieux pour désigner la "mère-patrie": l'une, *anayurt* – connotée de l'idée de "foyer originel" – se situe en Asie; l'autre, *anavatan*, qui a une connotation plus politique, est l'Anatolie. Ainsi, depuis soixante ans, s'est formée une historiographie officielle qui a donné autant d'importance à l'Asie intérieure qu'à l'Anatolie.

II – L'étendue eurasiatique, métaphore de la supériorité des Turcs

Éléments cartographiques

Procédant à une analyse aussi complète que possible du corpus formé par les cartes des manuels scolaires d'histoire examinés, j'ai travaillé sur les champs géographiques représentés, leur fréquence d'apparition, la précision de leur représentation, leur sémiologie et leur discours.

L'examen du corpus permet de constater que l'Anatolie et sa périphérie (Balkans, mer Noire, proche-Orient) est l'espace le mieux représenté par les cartes (38 % des occurrences dont 10 % pour la seule Anatolie)⁴. Mais c'est relativement peu pour la représentation du sol de la patrie. L'Asie vient au deuxième rang : 25 % des cartes du corpus représentent la totalité, la partie centrale ou le sud-ouest de l'Asie. Ainsi, l'élève turc, au cours de sa scolarité, rencontre des cartes de l'Asie presque aussi fréquemment que des cartes du territoire où il vit, l'Anatolie. Cette conception très large du champ géographique de l'histoire n'est pas vraiment une ouverture sur le monde, puisque presque tous les domaines asiatiques cartographiés sont présentés comme turcs⁵; c'est une série de cartes inférant très nettement l'idée que toute l'Asie continentale a fait partie de l'aire culturelle turque. Seuls, le Japon et l'Indochine en sont nettement exclus.

⁴ En voici l'ordre de fréquence décroissant, pour un total de 660 cartes analysées : Anatolie seule (64); partie continentale de l'Eurasie (43); péninsule balkanique seule (42); espace balkano-anatolien (37); espace euphrato-méditerranéen (37); espace Italie-Bagdad (32); Eurasie entière (25); Europe seule (25); Méditerranée (23); espace Gibraltar-Indus (22). Cf. mon article "Manuels scolaires et géographie historique : le cas turc", *Hérodote*, n° 74-75, 1994, pp. 196-240.

⁵ On peut exclure des cartes, assez peu courantes, des empires de Darius et d'Alexandre.

Éléments discursifs

Ce type de représentation n'est pas une invention d'Atatürk. Elle date du mouvement historiographique turco-tatar du début du siècle. Par exemple, Yusuf Akçura (1876-1935), un tatar réfugié en Turquie qui a exercé une profonde influence sur l'historiographie kémaliste, a décrit ainsi le domaine turc :

“Considérez la moitié du globe que forme l'ancien monde. Laissez de côté la partie nord-ouest qui ressemble à un chiffon déchiré; éliminez ensuite le continent lourd et massif du sud-ouest en suivant la ligne du canal de Suez. Puis, sur la droite, taillez les trois ou quatre parties qui font saillie vers le sud. Ce qui reste alors, c'est le cœur de l'ancien monde; c'est une terre entièrement turque, c'est notre patrimoine⁶.”

De telles descriptions sont abondantes dans l'historiographie turquiste du début du siècle; elles ont été diffusées ensuite par le discours académique et scolaire, puis par les tenants de la “synthèse turco-islamique”. Les écrits du fondateur du courant de la “synthèse”, Ibrahim Kafesoğlu, sont parsemés de références géographiques qui servent l'idée de l'immensité de l'aire sur laquelle s'est étendue l'influence turque. En voici quelques formules :

“...de la Corée à la mer Noire... ”
“...l'empire seldjoukide, s'étendant de la muraille de Chine à Istanbul et au Yémen...”
“...le grand empire ottoman, s'étalant sur trois continents...”
“...une population turque répandue sur une vaste aire géographique, allant de la Chine aux Balkans, des monts Oural et Altaï au Golfe de Bassora...”
“...un empire s'étendant sur une vaste superficie, de la Chine à la mer Noire...”
“...de l'Europe centrale à l'océan Pacifique...”
“...une aire s'étendant de la Hongrie à Vladivostok...”
“Aucune nation, hormis les Turcs, n'a fondé quatre-vingt États comme l'ont fait les Turcs, de la mer du Japon à l'océan Atlantique, de la Sibérie à l'Éthiopie⁷...”

Cette conception de l'espace culturel turc a eu une grande influence sur les manuels scolaires, dont les chapitres introductifs, en présentant l'histoire des Turcs, insistent souvent sur les dimensions temporelle (l'ancienneté) et spatiale (l'immensité). Cette dernière idée est toujours appuyée par une description géographique, pour laquelle un nombre très limité de stéréotypes sont employés :

“[La nation turque], qui s'étend sur les continents asiatique, européen, africain, d'au-delà du Danube aux côtes de l'océan Pacifique, des pâturages de l'Iran et du Tibet à l'Océan glacial arctique⁸...”

Si ce type de représentation date du début du siècle, il a été abondamment repris par la presse turque lors de la redécouverte enthousiaste des “pays frères” de l'ex-URSS. Des expressions tels que “de l'Adriatique à la mer de Chine” ont été utilisées au plus haut niveau de l'État. De toute évidence, le stéréotype est réutilisé pour alimenter la fierté turque. En voici quelques exemples :

“Nous avons reçu la mission (*görev*) de tenir le gouvernail du grand bateau turc sur le grand océan de la turcité, qui s'étend de l'Adriatique à la mer du Japon⁹.”
“Nous voyons bien que le croissant s'étend de l'Asie centrale aux côtes de l'Adriatique¹⁰.”

⁶ Extrait d'un texte de 1909 traduit par F. Georgeon, *Aux origines du nationalisme turc, Yusuf Akçura (1876-1935)*, Paris, 1980, pp. 121-125.

⁷ Kafesoğlu, I., in *Türk Milliyetçiliğinin Meseleleri [Les problèmes du nationalisme turc]*, 1970, pp. 159, 217-218, 235, 239, 243-244.

⁸ UfıUrlu-Balcı, *Histoire*, Lycée I, 1990, p. 12.

⁹ Ahmet Kabaklı, *Türkiye*, 6 décembre 1991.

“Je salue la renaissance d’un monde turc qui s’étend de l’Adriatique à la mer de Chine¹¹.”

“Alors que le vent gonfle nos voiles de l’Adriatique à la mer de Chine, les racistes assaillent les maisons des Turcs et y mettent le feu¹².”

Ces représentations traduisent un tropisme asiatique qui a connu trois phases : né par défi, au début du siècle, lorsque le dénigrement de la Turquie par les Occidentaux était à son comble, il a été revivifié par la politique culturelle d’Atatürk, et semble reprendre vigueur aujourd’hui, en raison des réticences européennes à l’entrée de la Turquie dans l’Union douanière.

Le renoncement, la pureté : l’Orkhon

Jusqu’ici l’Asie a été considérée dans son ensemble. Venons-en à un lieu précis, qui n’a rien de mythique, mais qui occupe une place considérable dans l’imaginaire turc : il s’agit de l’Orkhon. Cette rivière coule dans l’actuelle Mongolie, au sud du lac Baïkal. C’est là que s’est édifiée aux VII^{ème}-VIII^{ème} siècles la souveraineté et la culture pré-islamique des Turcs célestes. Des textes épigraphiques, gravés sur des stèles au début du VIII^{ème} siècle, témoignent de cette culture, dans une langue littéraire élaborée et un style épique, et évoquent des thèmes directement utilisables par le discours patriotique ou même nationaliste moderne : la grandeur, la puissance militaire, la fierté, et surtout la mise en garde contre le danger de déculturation.

Aussi, ces textes du VIII^{ème} siècle, et le nom lui-même de l’Orkhon, ont été confisqués par le nationalisme turc. Alors que pendant des décennies, le contenu des textes n’a guère été valorisé par les manuels, il intéressait très fortement les groupes d’extrême-droite; les toponymes Orkhon, Ergenekon, Ötüken, la légende du Loup gris, qui concernent la haute Asie altaïque, sont devenus éponymes de mouvements, de revues, de maisons d’édition extrémistes, depuis les années quarante. Certaines phrases sont même devenues des slogans de l’extrême droite. C’est ainsi que le nom d’un lieu éloigné de 6 000 km, où l’on ne parle plus turc depuis mille ans, a acquis une place de premier plan dans le discours politique. C’est là un de ces toponymes qui a perdu son rôle d’index géographique.

Il ne s’agit évidemment pas d’un discours irrédentiste. Peu de Turcs connaissent la localisation exacte de l’Orkhon; cette région est même très mal représentée par les cartes scolaires, et le discours nationaliste ne se préoccupe pas de faire connaître la réalité historique ni géographique du lieu. En fait, c’est un lieu de montagnes, de forêts, au climat dur, qui n’a jamais fait partie du domaine musulman, et qui est donc présenté comme le lieu où s’est épanouie une culture turque pure; c’est pourquoi il est la référence obligée du nationalisme, qui l’utilise comme métaphore du ressourcement, du retour à la turcité pure, du refus de la déculturation.

Depuis une quinzaine d’années, c’est dans les manuels d’histoire que s’est bâti autour de ce thème un discours sur les origines, et les textes de l’Orkhon appuient des considérations patriotiques qui mettent en garde le jeune Turc contre la perte d’identité. Surtout, la haute Asie est perçue comme l’origine d’une nation turque idéalisée, présentée dans les manuels comme laïque, démocratique, féministe et donc moderne peut-être parce qu’elle n’est justement pas musulmane. Il s’agit là d’enraciner le kémalisme dans un passé ancien, et de le présenter comme une idéologie authentiquement turque et non comme le produit d’une influence occidentale.

Figure – Les territoires de référence

¹⁰ Kilerciofilu, Ministre d’Etat, Türkiye, 17 février 1992.

¹¹ S. Demirel s’adressant à une délégation d’Ouzbeks, Türkiye, 29 février 1992.

¹² Zeydanlı, chronique, Türkiye, 27 novembre 1992, après les attentats racistes de Mölln (Allemagne).

III – Le Turkestan

Le détour de l’islam par la Transoxiane

Venons-en à la perception du Turkestan, le bassin aralo-caspien, monde situé à 3 000 km de la haute Asie altaïque, aujourd’hui turcophone, et dont la perception est très différente. Il s’agit, en effet, du lieu de rencontre avec les Arabes (VIII^{ème} siècle) et de la conversion à l’islam. Il est donc, lui aussi, un lieu d’origine, celle d’une nouvelle culture turco-musulmane. C’est de là que les Turcs vont conquérir et convertir. Fait très important, l’islam n’a pas été apporté en Anatolie par les Arabes, en un mouvement venant du sud, mais par les Turcs eux-mêmes, venant de l’est. Aussi, pour la Turquie d’aujourd’hui, l’islam est une religion dont les lieux saints ne sont pas seulement en Arabie, mais aussi au Turkestan¹³, qui est un lieu de prédilection des tenants de la synthèse turco-islamique. Dans les manuels scolaires, y compris dans la cartographie, la région située entre la mer d’Aral, Bagdad et l’Indus apparaît comme le pivot où se sont construits les États turco-musulmans, dont le rôle déterminant dans l’histoire de l’islam est constamment souligné. C’est la région où la culture turque s’est accomplie dans l’islam, et où l’islam a été sauvé par les Turcs.

La géographie de cette Asie aralo-caspienne, dénommée par certains auteurs “le saint Turkestan” (*Hazret-i Türkestan*), est une géographie de l’islam turc qui fait pendant – et s’oppose, d’une certaine manière – à celle de l’islam arabe. Les cartes illustrent l’accomplissement d’une mission turque, qui, sur tous les plans, auraient surpassé les Arabes et sauvé l’islam.

Un nationalisme dont les territoires de référence sont extérieurs

Il existe un autre aspect de la perception des régions turcophones eurasiatiques. Comme je l’ai signalé, la “mémoire de l’Asie”, qui avait été à peu près perdue par les Turcs ottomans, leur a été en grande partie révélée, au tournant du siècle, par les nationalistes tatars de Kazan et azéris de Bakou. En outre, ce mouvement intellectuel est porté par un courant moderniste et réformiste de l’islam, le *djadidisme*, qui s’est épanoui à la même époque en Crimée, au Tatarstan, et dans certaines villes du Turkestan.

Ce mouvement historiographique et réformiste a été occulté par le kémalisme, qui n’évoque pas volontiers ses origines réelles; aussi, il n’est pas du tout signalé dans les manuels scolaires. Mais il est au contraire fortement valorisé par les tenants de la synthèse turco-islamique, qui s’en considère comme l’héritière et cherche ses références dans des territoires eurasiatiques : Kazan, la Crimée, le Turkestan. L’évocation fréquente, par ces milieux, d’intellectuels ou de héros politiques tatars, criméens, azerbaïdjanais, ou de mystiques du Turkestan, est une reconnaissance de ce que la Turquie moderne doit au monde turc; on peut considérer qu’il est en train de se former une conscience “nationale” turque débordant le cadre de la république de Turquie. Cette conscience a été longtemps limitée aux cercles de la mouvance de la “synthèse”; elle peut aussi concerner le lectorat le plus conscient de la presse nationaliste; il se pourrait qu’elle atteigne une part plus large de l’opinion publique grâce à certaines chaînes de télévision. Il s’agit là d’un phénomène intéressant, un nationalisme dont les représentations ne se limitent pas à une vision étroite du territoire national, et qui est à rapprocher de la conception allemande du *Volk*.

¹³ Ahmet Yesevi, le grand mystique soufi du XII^{ème} siècle, qui a vécu dans l’actuel Kazakhstan, est l’objet d’un grand intérêt de la part des nationalistes et des tenants de la “synthèse”. Son souvenir concrétise l’attachement de ces milieux à l’origine asiatique.

Une enveloppe identitaire

Il est certain que la multiplicité des territoires de référence situés hors de Turquie vient compliquer la notion de patrie. On peut considérer que le sentiment d'appartenance est enrichi d'une enveloppe identitaire, plus vaste que la simple appartenance nationale. Le jeune turc, à l'école, et le citoyen turc, par certains *media*, sont incités à se sentir liés à des lieux extérieurs à la Turquie, à se sentir apparentés à des *Turcs de l'extérieur*, notion exactement équivalente aux *Volksdeutsche* en Allemagne.

Un élément officiel récent est venu confirmer cette perception; pour apprécier son importance, il faut savoir que dans tout manuel scolaire turc figurent, en frontispice, des symboles de la République tels que le portrait d'Atatürk, le drapeau, l'hymne national, et une carte de la Turquie. Or, par un décret de 1993¹⁴, la carte du monde turc a été rendue obligatoire dans tous les manuels, en complément de la carte de la Turquie. Il s'agit d'un choix important. L'incitation à se sentir solidaire d'un monde plus vaste aurait pu donner lieu à d'autres choix : on aurait pu représenter le monde musulman, l'ancien monde ottoman, ou l'Europe, dont la Turquie se veut une partie intégrante. Le choix du *monde turc*¹⁵ dans cette représentation renforce encore l'idée ethnique de la citoyenneté, déjà sous-jacente dans le nom même du pays, la Turquie.

IV – La hiérarchie du sacré : l'Anavatan

Ce choix pose problème puisqu'il relativise encore la part du sol dans la constitution de la citoyenneté. Certes, l'Anatolie en est toujours l'élément central mais non unique. Le choix ethnique opéré dans la définition de la turcité et dans l'historiographie – choix qui a conduit à l'adoption du nom *Turquie*¹⁶ – oblige à une prise en compte seulement partielle du passé anatolien, puisque l'Anatolie est aussi un territoire sacré de l'hellénité et de l'arménité. Aussi la vision du passé anatolien est-elle sélective. Les cultures grecque, hellénistique, byzantine, arménienne, n'ont qu'une très faible place dans la représentation turque de l'Anatolie. Pour surmonter ce problème, l'historiographie officielle fait appel à divers éléments.

Les Hittites, cette civilisation anatolienne du II^{ème} millénaire, sont d'un grand secours; à l'époque d'Atatürk, on en avait fait des ancêtres des Turcs, ce qui procurait à ceux-ci une antériorité sur les Grecs et légitimait leur établissement en Anatolie. Aujourd'hui, la valorisation de leur culture, dans les manuels scolaires, sert surtout à relativiser, à minimiser la culture grecque, le "miracle grec".

Le second élément est l'utilisation d'une vertu chthonienne, une vertu provenant du sol même d'Anatolie; les Hittites, les Ioniens, les Phrygiens, les Ourartéens sont essentiellement présentés comme des Anatoliens, donc des "compatriotes" des Turcs¹⁷. Le processus revient à englober dans un même "nous" tout ceux qui ont vécu en Anatolie, à idéaliser les peuples anatoliens en leur attribuant les vertus des Turcs actuels eux-mêmes idéalisés, et, inversement, à faire bénéficier ceux-ci des vertus supposées des peuples du passé; voici un bon exemple de ce processus :

¹⁴ "Modifications apportées au programme des cours d'histoire", décision publiée au Journal Officiel n° 2381 du 26 avril 1993.

¹⁵ Remarquons que dans le langage politique courant, il n'y a pas d'expression signifiant monde turcophone ; la communauté linguistique est confondue avec une hypothétique communauté ethnique.

¹⁶ Un courant très minoritaire du début du siècle préconisait l'adoption du nom Anatolie, pour ne pas lier la nouvelle république à un peuple précis ; cf. Tachau, Frank, "The Search for National Identity Among the Turks", *Die Welt des Islams*, n.s., VIII/3, 1963, pp. 165-176.

¹⁷ Özal, T., 1988, *La Turquie en Europe*, p. 242 sq. Turgut Özal, qui devint président de la république, a fait publier ce livre en français alors qu'il était premier ministre.

“(…) [les Hittites] ont fondé une des premières grandes civilisations de l’Antiquité, qui, à tous points de vue, ont placé *notre pays* à une place d’honneur dans l’histoire mondiale; ils ont fait de l’Anatolie, pour la première fois, une grande puissance (…)”¹⁸

Le processus qui consiste à s’identifier à tout peuple ayant vécu sur la même terre renvoie à la conception française de l’histoire; il a sa logique, à condition qu’il ne soit pas restrictif; or, dans le discours turc, il ne tient aucun compte de la longue présence grecque et arménienne en Anatolie.

Si l’on examine maintenant la chronographie du discours concernant l’Anatolie, on peut facilement distinguer trois éléments, trois batailles par lesquelles le sol anatolien est devenu turc, et qui remplissent des fonctions distinctes dans le récit.

La première, la bataille de Malazgirt (Mantzikert, 1071), se situe à l’est de l’Anatolie : historiquement, elle ouvre le pays aux Turcs. Métaphoriquement, elle annonce le futur : le vainqueur est comparé à Atatürk; il est Seldjoukide, culture à laquelle le discours prête plus volontiers qu’aux Ottomans “décadents” les vieilles vertus asiatiques; l’ennemi vaincu, Byzance, est assimilé aux Grecs vaincus par Atatürk en 1922. Le champ de bataille est donc un lieu de mémoire du kémalisme.

La seconde, la prise de Constantinople (1453) est l’accomplissement d’un idéal religieux, d’un *hadith* du Prophète, dans lequel les Arabes ont échoué. Elle consacre, au sens religieux du mot, la présence turque en Europe. Sa commémoration fait se retrouver les tenants de la synthèse turco-islamique et les islamistes. L’événement n’est pas exploité par le kémalisme.

La troisième bataille, celle des Dardanelles (1915), est défensive; conduite et gagnée par Mustafa Kemal, elle introduit la geste kémalienne, ouvre la voie à la révolution, en même temps qu’elle permet la création de la Turquie. C’est par cet événement que l’Anatolie acquiert un caractère sacré, car sa défense a nécessité le sacrifice. La Turquie actuelle est décrite comme une terre pétrie du sang des soldats turcs; c’est le sang versé qui lui confère sa valeur, et qui – est-il dit – a donné sa couleur au drapeau. La trilogie sol-sang-drapeau est illustrée de façon saisissante dans une figure de plus en plus courante en Turquie, la carte-drapeau : un drapeau rouge frappé de l’étoile et du croissant, dont la forme est celle du territoire turc.

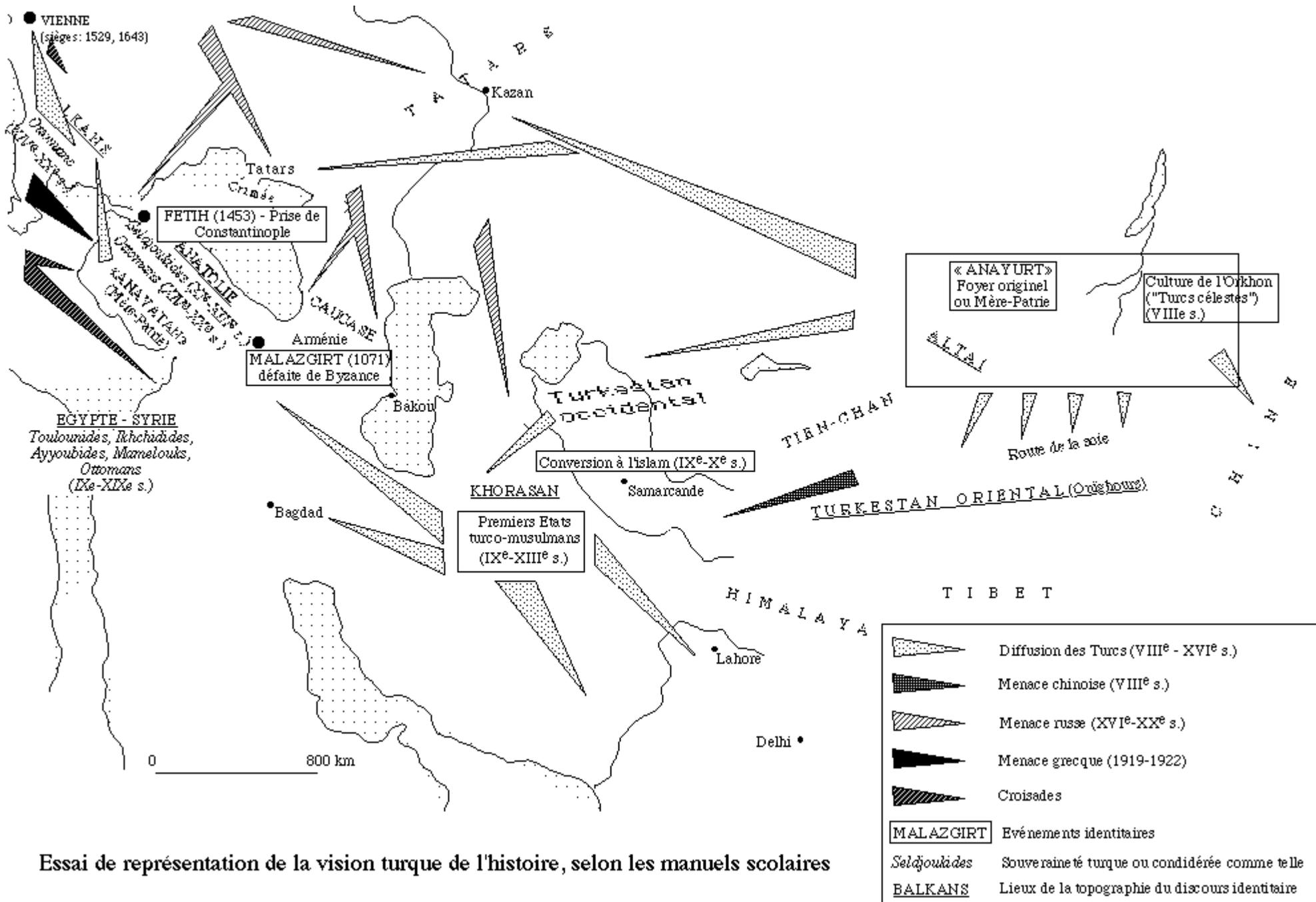
Pour terminer, il faut souligner que les divers lieux du discours identitaire n’ont pas la même force dans le discours textuel et dans le discours cartographique. Le texte des leçons, par divers procédés rhétoriques, tend à mettre l’accent sur l’Asie; mais seule l’Asie ancienne est évoquée : au-delà du XV^{ème} siècle, elle sort du récit historique : son histoire n’a pas de rapport direct avec le passé personnel des Turcs. L’Asie, représentée par des cartes plutôt vagues, intéresse surtout pour le mythe et l’épopée : c’est un territoire pour rêver.

Très différente est la représentation cartographique de l’espace balkanique, qui est, en un sens, sur-représenté : environ 12 % des cartes représentent les Balkans, seuls ou en couple avec l’Anatolie : en effet, aucune autre province de l’empire ottoman n’est représentée avec une telle fréquence et une telle précision; on pourrait en déduire que cet espace est l’un des territoires chéris des Turcs : comme disent les nationalistes, “L’islam des Balkans est notre héritage” ou “C’est nous qui avons apposé le sceau de l’islam en Europe”; dans l’imaginaire des nationalistes, la Bosnie joue le rôle de l’Andalousie pour les Arabes. C’est la représentation d’un passé récent, d’une blessure encore vivante, d’une douleur réactivée par les événements de Bosnie.

¹⁸ Mumcu, Histoire, Lycée I, 1992, p. 54.

Si l'on veut résumer comment s'articulent les divers enracinements spatiaux proposés par le discours identitaire, on peut décrire l'Asie comme un centre d'essaimage de sociétés nomades qui aboutissent à l'Anatolie. L'Anatolie, patrie conquise et non originelle, est présentée comme le centre de souverainetés qui s'enracine dans un passé lointain (Hittites) et médiéval (Seldjoukides), qui rayonne sur la Méditerranée, le Proche-Orient, la mer Noire, et pour finir se rétracte sur la Turquie moderne, territoire sacralisé.

Bien entendu, cette vision du monde voulue par le pouvoir ne doit pas être confondue avec l'idée que chaque Turc a, au fond de lui-même, de son appartenance et de ses racines; elle est fonction du passé familial, de l'appartenance ethnique, et des sympathies politiques. En outre, le discours analysé est un discours interne, qui ne s'adresse qu'aux Turcs; le discours externe, destiné à l'étranger, est tout à fait l'inverse, puisqu'il insiste sur l'appartenance occidentale, européenne, de la Turquie. Alors que le kémalisme s'est cherché une généalogie asiatique pour se légitimer aux yeux des Turcs, ses options modernistes – laïcité, démocratie, etc. – servent de justificatifs pour se faire accepter de l'Occident. Il en résulte un désarroi dans la population qui est sensible et va croissant, et se manifeste entre autres par une interrogation sans précédent sur l'identité turque.



Essai de représentation de la vision turque de l'histoire, selon les manuels scolaires